

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue de las Cámaras n. 34.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

NAVIRE EN CHARGE POUR MONTEVIDEO ET BUENOS AYRES.

Au Havre *Cornélie, Médicis*, suit pour Taïti et les îles Marquises.

A Bordeaux, *José, Atlas*.

A Marseille, *Teséo*.

MONTEVIDEO.

23 Novembre, 1844.

Vingt mois se sont écoulés depuis que l'ennemi s'est présenté devant la place, qui alors n'offrait pour ainsi dire, aucun moyen de résistance; des fortifications improvisées et à peine armées, une garnison faible et mal organisée, l'indifférence des étrangers pour le résultat du siège, tout semblait prédire que Montevideo tomberait, presque sans coup-férir, au pouvoir du général Oribe, et lui-même paraissait tellement convaincu de ce succès, qu'il répondait à l'amiral français qui lui demandait des garanties pour ses compatriotes. « Nous parlerons de cela dans quinze jours à Montevideo. » L'atroce et stupide circulaire du 1^{er} avril vint changer totalement cet état de chose. Les étrangers, et surtout les Français, menacés dans leur existence coururent aux armes à la voix de leur consul, pour défendre leurs familles et leurs propriétés, la garnison et les habitants accueillirent avec enthousiasme les auxiliaires que l'impolitique menace d'Oribe venait de leur donner. Les travaux de défense s'achevèrent et complétèrent rapidement leur armement, des ressources en munitions et subsistance furent créées par le gouvernement, et dès lors les quinze jours fixés pour l'entrée des assiégeants furent indéfiniment ajournés.

Bientôt la légion française, qui s'était formée à la

FEUILLETON.

VANINKA 1800 1801.

(Suite.)

A ces mots, l'esclave sortit, laissant, par son assurance, le général convaincu qu'un malheur suprême le menaçait.

A compter de ce moment, comme on le pense bien, le général écouta chaque mot, examina chaque geste qu'échangèrent devant lui Vaninka et Fœdor; mais ni du côté de l'aide de camp ni de la part de sa fille il ne vit rien qui dût confirmer ses soupçons; au contraire, Vaninka lui parut plus froide et plus réservée que jamais.

Huit jours se passèrent ainsi; dans la nuit du huitième au neuvième jour, et vers les deux heures du matin, on frappa à la porte du général: c'était Grégoire.

— Si votre excellence veut entrer chez sa fille, dit Grégoire, elle y trouvera M. Fœdor.

Le général pâlit, s'habilla sans prononcer un seul mot, suivit l'esclave jusqu'à la porte de Vaninka, et arrivé là, faisant de la main un geste, il congédia le dénonciateur, qui, au lieu de se retirer, ainsi que l'ordre muet lui en avait été donné, se cacha à l'angle du corridor.

Quand le général se crut seul, il frappa une première fois; mais, à cette première fois, tout demeura silencieux: cependant le silence n'indiquait rien, car Vaninka pouvait dormir, il frappa une seconde fois, et la voix de la jeune fille demanda d'un ton parfaitement calme: — Qui est là?

voix du consul de France, eût à subir les exigences et les menaces de cet agent, qu'un revirement encore inexpliqué tournait contre elle. Rien ne fut épargné pour obtenir un désarmement qui, jetant le découragement parmi les défenseurs de la place, eût servi les projets d'Oribe et sans doute amené son triomphe.

Menaces, corruption, embauchage, trahison, rien ne fut épargné pour obtenir ce résultat. L'argent fut prodigué, la désertion érigée en devoir; mais tout fut inutile, et ces trois mille soldats improvisés, dont pour plusieurs la manière de charger un fusil était une étude à faire, regurent le baptême de feu, le 2 juin, et dès ce moment leur cause, liée à celle des Orientaux, devint une et indivisible.

Après avoir mis en usage tous les moyens les plus bas pour jeter la discorde entre les héroïques défenseurs de la place, et essayer de semer la jalousie entre la légion française et les Italiens, qui eux aussi se sont armés pour résister à l'invasion, et mettre leur courage et leur dévouement au service d'une si noble cause; après avoir vu successivement s'évanouir toutes leurs espérances, déjouer tous leurs complots, on aurait cru que les ennemis de l'indépendance renonceraient à leurs infâmes projets, ou iraient reprendre leur place dans les rangs des assiégeants. Mais forts de l'impunité et de la mansuétude d'un gouvernement qui veut prouver que les excès et les pouvoirs extraordinaires sont inutiles à la défense d'une cause qui a pour elle le droit et la justice, nos ennemis intérieurs, persévérant dans leurs coupables intentions, essaient aujourd'hui que tout espoir est ôté au prétendant de jamais entrer de vive force, de faire croire à une transaction possible et probable, mais c'est encore là un moyen usé qui ne surprendra personne tant il est absurde.

Quoi, une capitulation est-elle possible entre la force

— C'est moi, dit le général, d'une voix tremblante d'émotion.

— Annouschka, dit la jeune fille, s'adressant à sa sœur de lait, qui couchait dans la chambre voisine de la sienne, ouvre à mon père. — Pardon, mon père, continua-t-elle, mais Annouschka s'habille, et dans un instant elle est à vous.

— Le général attendit avec patience; car il n'avait reconnu aucune émotion dans la voix de sa fille, et il espérait que Grégoire s'était trompé.

Au bout d'un instant la porte s'ouvrit, et le général entra, jetant un long regard autour de lui: il n'y avait personne dans cette première chambre.

Vaninka était couchée, plus pâle peut-être que d'habitude, mais parfaitement calme et ayant sur les lèvres ce sourire filial avec lequel elle accueillait toujours son père.

— A quelle heureuse circonstance, demanda la jeune fille avec sa plus douce voix, dois-je le bonheur de vous voir à une heure aussi avancée de la nuit?

— Je voulais te parler d'une chose importante, dit le général; et, quelle que soit l'heure, j'ai pensé que tu me pardonnerais de troubler ton sommeil.

— Mon père sera toujours le bien venu chez sa fille à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il s'y présente.

Le général regarda de nouveau autour de lui, et tout-le confirma dans la pensée qu'il était impossible qu'un homme fût caché dans la première chambre; mais restait la seconde.

décidée et résolue qui défend Montevideo, et celle d'un ennemi dont l'inaction démontre clairement l'incapacité? Est-ce quand le gouvernement vient d'assurer les vivres des familles et de la garnison pendant seize mois, qu'on peut supposer des idées de transaction avec un ennemi dont la cruauté bien connue les a toutes rendues impossibles? Allons donc! L'idée d'une pareille supposition serait une trahison si elle n'était une bêtise. Stupides fabricateurs et colporteurs de mauvaises nouvelles, dressez mieux vos batteries, faites des histoires ridicules, puisqu'on vous le permet; mais donnez-leur une couleur de probabilité, si vous voulez trouver des auditeurs crédules.

C'est après vingt mois de périls, de sacrifices, de privations en tout genre, que vous voudriez qu'on crût que cette héroïque population de Montevideo est disposée à transiger avec le barbare qui l'assiège? Mais! vous ne le croyez pas vous-mêmes.

Vous savez bien que ceux qui ont souffert ce que nous souffrons depuis vingt mois, n'ont plus rien à craindre de votre prétendant, et que, s'il était nécessaire, les Montevidéens renouvelleraient l'héroïsme des Lillois en 92. L'habitude courageuse que les citoyens et soldats ont acquis depuis vingt mois rend tout possible, excepté une transaction avec l'ennemi.

Montevideo, sur laquelle l'Europe et l'Amérique ont les yeux, prendra, par son héroïque résistance, son rang d'inscription, dans l'histoire des sièges, à côté de celui de Lille. A cette époque de gloire et de liberté pour la France, les émigrés disaient, comme nos détracteurs aujourd'hui, que nos soldats n'étaient commandés que par des tailleurs et des cordonniers, incapables de grandes conceptions. Mais l'ennemi, qui accordait trop de confiance à ces rapports des royalistes, fut étrangement surpris lorsqu'il vit de près ces soldats artisans, et sa terreur ne peut se comparer qu'à son admiration

— Je vous écoute, dit Vaninka après un moment de silence.

— Oui; mais nous ne sommes pas seuls, répondit le général, et il est important que d'autres oreilles n'entendent pas ce que j'ai à te dire.

— Annouschka; vous le savez, est ma sœur de lait, dit Vaninka.

— N'importe, reprit le général; et s'avancant, une bougie à la main, vers la chambre à côté, qui était plus petite encore que celle de sa fille:

— Annouschka, dit-il, veuillez dans le corridor à ce que personne ne nous écoute.

Puis, en prononçant ces paroles, le général jeta le même coup d'œil investigateur autour de lui; mais, excepté la jeune fille, il n'y avait personne dans le cabinet.

Annouschka, obéit, le général sortit derrière elle, et, après avoir jeté encore un dernier regard autour de lui, rentra dans la chambre de sa fille, et vint s'asseoir sur le pied de son lit: Quand à Annouschka, sur un signe que lui fit sa maîtresse, elle la laissa seule avec son père.

Le général tendit la main à Vaninka, et Vaninka lui donna la sienne sans hésitation.

— Ma fille, dit le général, j'ai à te parler d'une chose importante.

— Laquelle, mon père? demanda Vaninka.

— Tu vas avoir dix-huit ans, continua le général, c'est l'âge où se marient ordinairement les jeunes filles de la



pour nos généraux, quand plus tard il rencontra sur vingt champs de bataille, ces officiers supérieurs sortis des rangs populaires.

Ne vous souvient-il plus, si jamais vous l'avez su, que 7,000 hommes, animés de l'amour de la patrie et de la liberté, ont résisté dans Lille attaquée par 25,000 fantassins, 8,000 cavaliers, 50 canons, 12 mortiers, que, pendant 156 heures, 30,000 mil e boulets rouges, 6,000 bombes, dont quelques-unes pesaient cinq cents livres, furent lancés dans la ville qui ne se rendit pas et ne fut pas prise; c'est que, comme nous, ses braves défenseurs et ses héroïques habitants étaient aiguillonnés par l'esprit d'indépendance, et savaient que l'Europe qui les contemplait ne leur pardonnerait pas une lâcheté.

Cessez donc de parler d'arrangement, de capitulation, personne ne vous croira.

Nous terminerons cet article par la sommation que fit le prince Albert à la cité flamande, sommation qui n'est pas sans quelque analogie avec celle du président légal, datée du 16 décembre, et nous donnerons aussi la réponse, sur laquelle le gouvernement oriental calquerait la sienne au besoin.

« Etabli devant votre ville avec l'armée de sa majesté, confiée à mes ordres, je viens, en vous sommant de la rendre, offrir à ses habitants sa puissante protection. Mais si, par une vaine résistance, on méconnaissait les offres que je leur fais, les batteries étant dressées et prêtes à foudroyer la ville, la municipalité sera responsable envers ses concitoyens de tous les malheurs qui en seraient la suite inévitable. »

Cette offre fut accueillie comme nous accueillîmes il y a un an la capitulation signée Pichon, Oribe. Le maréchal de camp Ruau t répondit au nom de la garnison :

« La garnison que j'ai l'honneur de commander et moi sommes résolus de nous ensevelir sous les ruines de cette place plutôt que de la rendre à nos ennemis; et ses concitoyens, fidèles comme nous à leur serment de vivre libres ou de mourir, partageront nos sentiments, et nous seconderont de tous leurs efforts. »

A cette noble réponse, la municipalité de Lille, présidée par le maire André, joignit la suivante, plus brève et non moins énergique :

« Nous venons renouveler notre serment d'être fidèles à la nation, de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir à notre poste. Nous ne sommes pas des parjures. »

noblesse russe. — Le général s'arrêta un instant pour juger de l'impression que ses paroles pourraient faire sur Vaninka; mais sa main resta immobile dans celle de son père.

— Depuis un an ta main est engagée par moi, continua le général.

— Puis-je savoir à qui ? demanda froidement Vaninka.

— Au fils du conseiller actuel, répondit le général; qu'en pense-tu ?

— C'est un digne et noble jeune homme, à ce qu'on assure, dit Vaninka; mais je ne puis avoir d'autre opinion sur lui que celle qu'on lui a faite : n'est-il pas depuis trois mois en garnison à Moscou ?

— Oui dit le général; mais dans trois mois il doit revenir.

Vaninka resta impassible.

— N'as-tu donc rien à me répondre ? demanda le général.

— Non, mon père; seulement j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle ?

— Je ne voudrais point me marier avant l'âge de vingt ans.

— Et pourquoi ?

— J'ai fait un vœu.

— Mais si des circonstances nécessitaient la rupture de ce vœu et rendaient urgente la célébration de ce mariage ?

— Lesquelles ? demanda Vaninka.

— Fœdor t'aime, dit le général en regardant fixement Vaninka.

— Je le sais, répondit la jeune fille avec la même impassibilité que s'il était question d'une autre que d'elle.

C'est ainsi que, malgré la pluie de fer et de feu qui tomba sur la ville pendant cent soixante heures, elle fut sauvée, et l'honneur de ses défenseurs avec elle !

Nous avons reçu des nouvelles de Maldonado par la voie, de Buenos-Ayres. Dimanche, lundi et mardi, le colonel Freire a canonné San Carlos, et il s'est ensuite retiré à deux lieues. Le commandant Silveira a dérotté Dionisio Coronel près de Minas. On savait que l'armée ennemie était en mouvement. Les bulletins du général Rivera pleins de nouvelles favorables à la cause de la liberté circulaient à Maldonado et l'on disait que cette ville allait être évacuée.

(Nacional.)

ECLIPSE TOTALE DE LUNE.

Aujourd'hui, dimanche, 24 novembre.

	h.	m.	s.
Arrivé à la première pénombre...	4	50'	46"
Entrée à l'ombre de la terre...	6	4'	46"
Obscurité complète.....	7	12'	50"
Milieu de l'éclipse.....	7	48'	54"
Opposition à l'ombre de la Terre,	8	46'	48"
Sortie de l'ombre de la Terre...	9	53'	52"
Sortie de la seconde pénombre,	11	8'	46"
Durée de la première pénombre.	1	14'	
Durée avant de s'obscurcir....	1	8'	4"
Durée de l'obscurité....	1	32'	58"
Temps pour sortir de l'ombre...	1	8'	4"
Durée de la seconde pénombre...	1	14'	51"

La lune se lève à 5 h. 48". Ainsi on l'apercevra lorsqu'elle sera en contact avec l'ombre de la Terre, moins 17' de temps.

La véritable opposition aura lieu à 7 h. 57' 6", c'est-à-dire 8' 12" après le milieu de l'éclipse. La position de la lune sera à 10' 35" 7"" de la latitude méridionale.

FRANCE.

Des lettres de Florence annoncent la mort de Joseph Bonaparte, décédé dans cette ville le 28 juillet, à la suite d'une longue maladie. Il a été assisté jusqu'au dernier moment par ses frères, Louis et Jérôme. Le premier (Louis) est maintenant le chef de la famille. Sa santé délabrée fait craindre pour ses jours. Après lui, le représen-

— Tu le sais ? s'écria le général.

— Oui, il me l'a dit.

— Et quand cela ?

— Hier.

— Et tu lui as répondu....

— Qu'il fallait qu'il s'éloignât.

— Et il y a consenti ?

— Oui mon père.

— Quand part-il ?

— Il est parti.

— Mais, dit le général, il m'a quitté à dix heures.

— Et moi, il m'a quittée à minuit dit Vaninka.

— Ah ! fit le général, respirant pour la première fois à pleine poitrine, tu es une digne enfant, Vaninka; et je t'accorde ce que tu demandes, c'est-à-dire deux ans encore. Songe seulement que c'est l'empereur qui a décidé ce mariage.

— Mon père me rendra la justice de croire que je suis une fille trop soumise pour être une sujette rebelle.

— Bien, Vaninka, bien, dit le général. Ainsi donc le pauvre Fœdor t'a tout dit ?

— Oui dit Vaninka.

— Tu as su qu'il s'était adressé à moi d'abord.

— Je l'ai su.

— Alors c'est de lui que tu as appris que ta main était engagée ?

— C'est de lui.

— Et il a consenti à partir ? C'est un bon et noble homme, que ma protection suivra partout : Oh ! Si ma parole n'avait pas été donnée, je l'aimais tant, continua le général, que, si tu n'eusses pas eu de répugnance pour lui, sur

tant de la famille impériale est son fils, le prince Napoléon-Louis, prisonnier au château de Ham.

La cour martiale convoquée à Devonport, à bord du vaisseau le *Saint-Vincent*, pour juger le lieutenant Gray, du croiseur anglais la *Bonnetta*, à raison de la conduite tenue lors de la visite du navire français le *Luz d'Albuquerque*, sur la côte d'Afrique, l'a condamné à une réprimande sévère, et la cour l'a engagé à être plus attentif dans la manière dont il donnerait des ordres à l'avenir. L'officier anglais a été reconnu coupable d'avoir continué la visite lorsqu'il a su que le bâtiment en question était réellement un navire français, et de n'avoir pas empêché les hommes envoyés à bord d'emporter du vin et d'autres objets sans s'être assuré s'ils étaient payés.

Le *Times* trouve ce jugement trop rigoureux, et craint que les juges n'aient été influencés par la pensée de complaire aux *démagogues furieux et insensés* de la France. En vérité, c'est le *Times* qu'il faudra accuser de monomanie furieuse, si cela continue.

— On porte à quarante mille le nombre des contrebandiers qui ont fait dans les derniers temps entrer le café en fraude dans les états autrichiens et qui se voyant troublés dans leur opérations par la diminution des droits, ont fait cause commune avec les mécontents de la Bohême. On en conclut que la tranquillité, rétablie en apparence, pourrait bien être encore troublée, surtout s'il est vrai que les masses soient travaillées par certains fabricans qui craignent l'accession des états autrichiens à l'union des douanes allemandes.

— La chaleur était telle en Grèce, vers le milieu de juillet, que des paysans des plaines de Thèbes et de la Livadie sont morts dans les champs. Le thermomètre, à l'ombre, marquait 33 degrés Réaumur.

— Il y a eu aussi de très fortes chaleurs, vers la même époque, dans nos départements méridionaux.

— Les nouvelles que l'on reçoit des diverses parties de la France sur l'état des récoltes sont des plus favorables. Les gerbes sont très fournies en grains.

— Sept communes de la terre de Grand-Vaux, dépendant autrefois de l'abbaye de Saint-Claude, procèdent en ce moment au partage d'une vaste forêt, estimée 1,500,000 fr.

— Encore un assassinat et un suicide, commis pas jalouxie. Le 30 juillet, un jeune homme employé aux fortifications de Langers a tué d'un coup de couteau une

mon honneur, je lui eusse accordé ta main.

— Et vous ne pouvez dégager cette parole ? Demanda Vaninka.

— Impossible, dit le général.

— A ors, que ce qui doit arriver s'accomplisse, dit Vaninka.

— Voilà comme doit parler ma fille, dit le général en l'embrassant.

— Adieu, Vaninka. Je ne te demande point si tu l'aimais. Vous avez fait votre devoir tous les deux; je n'ai rien à exiger de plus.

A ces mots, il se leva et sortit : Annouschka était dans le corridor, le général lui fit signe qu'elle pouvait rentrer, et continua son chemin; à la porte de sa chambre il trouva Grégoire.

— Eh bien ! votre excellence ? lui demanda celui-ci.

— Eh bien ! dit le général, tu avais à la fois tort et raison : Fœdor aime ma fille, mais ma fille ne l'aime pas. Fœdor est entré chez ma fille à onze heures du soir, mais il en est sorti à minuit pour toujours. N'importe, tu peux venir demain, tu auras tes mille roubles et ta liberté.

Grégoire s'éloigna stupéfait.

Pendant ce temps, Annouschka était rentrée chez sa maîtresse, comme elle en avait reçu l'ordre, et avait refermé la porte avec soin. Aussitôt Vaninka avait bondi hors de son lit, et s'était approchée de cette porte, écoutant les pas du général, qui s'éloignait : lorsqu'ils eurent cessé de retentir, elle s'élança vers le cabinet d'Annouschka, et aussitôt les deux femmes se mirent à écarter un paquet de linge jeté dans l'embrasure d'une fenêtre. Sous ce linge était un grand coffre à ressort; Annouschka

jeune personne avec laquelle il devait se marier, et s'est frappé au cœur avec le même instrument.

—Les dames de charité de Mirecourt ont célébré dernièrement leur fête patronale. Après l'office elles ont exercé, d'une manière inusitée et toute spéciale la charité envers les pauvres. Elles ont réuni tous ceux de l'âge de 60 ans et au-dessus, et leur ont donné un repas qui a eu lieu dans un jardin, en présence d'une foule de curieux. Plusieurs dames de charité servaient elles-mêmes ces convives, qui étaient au nombre de 42, et dont rien n'égale la gaieté et le bonheur. Les pauvres invalides ont reçu des secours à domicile.

(Constitutionnel.)

On lit dans le *Huro* de mardi 6 août :

» Le consul anglais Pritchard, qui en ce moment fait tant de bruit dans le monde politique, est un individu fort connu à Caen. Il y a de cela une douzaine d'années, M. Pritchard vint avec une très nombreuse lignée et une femme de chambre qui en prenait soin, s'installer dans un hôtel garni de la rue des Postes. Là, il tint maison pendant quelques mois sur un pied très confortable : sans que jamais personne ait vu lady Pritchard, sans que jamais personne ait entendu parler d'elle.

» M. Pritchard était un homme fort excentrique, en ce sens que chez lui le flegme national avait fait place à un dévergondage d'idées et de manières qui sentaient horriblement la taverne et autres mauvais lieux. Ceux avec qui il avait des relations habituelles parlaient de lui comme d'un écervelé, et ses compatriotes eux-mêmes convenaient que ses idées n'étaient pas toujours très nettes.

» Au bout de quelque temps, à la faveur d'une belle nuit, M. Pritchard déloge, sans tambour ni trompette, laissant pour salaire à ses nombreux fournisseurs l'honneur de l'avoir servi, et oubliant deux de ses fils dans un pensionnat de la rue des Quais. Les pauvres enfants durent alors à l'humanité du maître de pension de n'être pas déposés à l'hôpital ; car ce ne fut que très postérieurement qu'ils furent réclamés par leur famille.

» Voilà pourtant le triste et déloyal personnage pour lequel on a désavoué l'honorable et brave Dupetit-Thouars ; voilà l'homme pour lequel on a terni tant de hauts services rendus par un marin honorable ; voilà le personnage qui semble agiter la paix du monde dans les plis de son manteau.

pressa un bouton, Vaninka souleva le couvercle ; les deux femmes poussèrent en même temps un grand cri : le coffre était devenu un cercueil ; le jeune officier était mort étouffé.

Long-temps les deux femmes espérèrent qu'il n'était qu'évanoui ; Annouschka lui jeta de l'eau à la figure, Vaninka lui fit respirer des sels : tout fut inutile. Pendant la longue conversation que le général avait eue avec sa fille, et qui avait duré plus d'une demi-heure, Fædor, ne pouvant se dégager du coffre, dont le ressort s'était refermé, avait été tué par le défaut d'air.

La position était affreuse ; les deux jeunes filles étaient enfermées avec un cadavre : Annouschka voyant la Sibérie en perspective ; Vaninka, il faut lui rendre cette justice, ne voyait que Fædor.

Toutes deux étaient au désespoir.

Gependant, comme le désespoir de la femme de chambre était plus égoïste que celui de la maîtresse, ce fut Annouschka qui trouva un moyen de sortir de la situation où elles étaient tous les deux.

—Mademoiselle, s'écria-t-elle tout-à-coup, nous sommes sauvées !

—Vaninka releva sa tête, et regarda sa femme de chambre avec des yeux tous baignés de larmes.

—Sauvez ! dit-elle, sauvez ! nous peut-être, mais lui !....

—Ecoutez, mademoiselle, dit Annouschka ; votre situation est terrible, oui, sans doute ; votre malheur est grand, je l'avoue ; mais votre malheur pourrait-être plus grand et votre situation plus terrible encore. Si le général savait tout....

» Il faut avouer que la fortune a parfois d'assez singuliers caprices. »

(Constitutionnel.)

—Le valet de chambre de M. de Lantivy, consul de France à Jérusalem, vient d'être assassiné dans le jardin de la maison consulaire. On ne connaît encore ni l'auteur, ni la cause de ce crime qui a produit une certaine sensation. A Constantinople, le 27 juillet, on parlait de désordres pour la répression desquels le pacha avait été forcé de recourir à des mesures énergiques.

—Nous trouvons ce matin dans la *Presse* cette déclaration, à l'occasion du rappel de M. d'Aubigny, que l'on dit être dans la pensée du cabinet :

» Si un tel désaveu pouvait être demandé à notre cabinet il n'aurait pas le choix entre l'accorder et le refuser, et le rappel de M. d'Aubigny aurait pour conséquences infaillibles immédiates, la division de la majorité et la dissolution du cabinet. »

—On écrit de Varsovie, 26 juillet :

» Une affreuse inondation, qu'on ne peut comparer qu'à celle de 1830 désole notre ville : la Vistule est à dix-huit pieds au dessus de son niveau. La partie de notre ville située sur le bord du fleuve est submergée, ainsi que le faubourg de Praga et une île habitée de la Vistule dont on n'aperçoit plus que le haut des maisons et la tête des arbres. Tous les environs ont également souffert ; aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit qu'une immense nappe d'eau.

» L'inondation s'étend en amont jusqu'à Cracovie, et en aval jusqu'à Danzick. Il a suffi d'un instant pour anéantir toutes les ressources des campagnards : les maisons, les récoltes, les troupeaux, tout a été enseveli dans les flots. »

—Pendant le séjour de l'empereur de Russie en Angleterre, plusieurs Polonais avaient adressé des pétitions à S. M. I. pour demander la permission de retourner dans leur pays. Le 31 courant, ils ont été appelés au consulat russe, et on leur a remis des lettres de l'ambassadeur pour retourner en Pologne, mais à la condition qu'ils se rendraient en Hollande, et de là se dirigeraient sur Kowno en Russie, pour y subir un jugement comme criminels envers l'état : que, dans tous les cas, ils seraient mis en liberté, si l'on n'avait à leur reprocher que d'avoir pris

—Et que m'importe ? dit Vaninka. Maintenant, je le pleurerai à la face de la terre.

Oui, mais à la face de la terre, vous seriez deshonorée. Demain vos esclaves, après demain Saint-Petersbourg, sauraient qu'un homme est mort enfermé dans votre chambre. Songez-y, mademoiselle, votre honneur, c'est l'honneur de votre père, c'est celui de votre famille.

—Tu as raison, dit Vaninka en secouant la tête, comme pour faire tomber de son front les pensées funèbres qui le chargeaient ; tu as raison. Que faut-il faire ?

—Mademoiselle connaît mon frère Ivan.

—Oui.

—Il faut tout lui dire.

—Y penses-tu ? s'écria Vaninka ; confier à un homme ! que dis-je à un homme ! à un serf, à un esclave !

—Plus ce serf et cet esclave est placé bas, répondit la femme de chambre, plus nous sommes sûres du secret, puisqu'il aura tout à gagner en nous le gardant.

—Ton frère s'enivre, dit Vaninka avec une crainte mêlée de dégoût.

—C'est vrai, répondit Annouschka ; mais où trouvez-vous un homme à barbe qui n'en fasse pas autant ? Mon frère s'enivre moins qu'un autre ; il y a donc moins à craindre de sa part que de la part de tout autre. D'ailleurs, dans la position où nous sommes, il faut bien risquer quelque chose.

—Tu as raison, répondit Vaninka en reprenant cette résolution qui lui était habituelle et qui grandissait toujours à la hauteur du danger. Va chercher ton frère.

—Nous ne pouvons rien faire ce matin, dit Annouschka en écartant un des rideaux de la fenêtre. Vous voyez,

part à l'insurrection polonaise. Beaucoup d'entre eux n'ont pas accepté ces conditions.

(Constitutionnel.)

THEATRE DU COMMERCE.

Convaincus qu'il faut plus que jamais venir en aide aux hopitaux dont les ressources sont très minimes, MM. les amateurs français ont organisé pour la fin de ce mois une représentation. Composée du drame intéressant de

LE PERRUQUIER DE L'EMPEREUR.

Pièce historique en cinq tableaux. Rien ne sera négligé pour donner à cette représentation tout l'attrait désirable dans ce genre de spectacle, qui sera terminé par un plaisant vaudeville du répertoire français.

MARGOT

Ou les bienfaits de l'éducation.

Cette petite pièce a obtenu en France un succès de gaieté, et MM. les amateurs espèrent qu'avec l'indulgence du public qui ne leur a jamais fait défaut ils atteindront leur double but : distraire leurs concitoyens et soulager leurs camarades.

Le programme du spectacle sera publié comme de coutume lorsque le jour de la représentation en aura été fixé.

AVIS.

Emile Duclos a l'honneur de prévenir ceux qui voudront l'employer comme interprète du français à l'espagnol, ou pour traductions quelconques, pourront s'adresser rue du 18 juillet, N.º 129, également fera les démarches pour demande de passe-ports.

voilà le jour.

—Mais que faire du cadavre de ce malheureux ? s'écria Vaninka.

—Il demeurera caché où il est toute la journée, et ce soir, tandis que vous serez au spectacle de la cour, mon frère l'emportera d'ici.

—C'est vrai, c'est vrai, murmura Vaninka avec un accent étrange : je vais ce soir au spectacle ; je n'y peux manquer ; on se douterait de quelque chose. Oh ! oh ! mon Dieu ! mon Dieu !....

—Aidez-moi, mademoiselle ; dit Annouschka, toute seule je ne suis pas assez forte.

Vaninka pâlit affreusement, mais pressée par le danger, elle alla avec résolution au cadavre de son amant ; puis l'ayant soulevé par les épaules pendant que sa femme de chambre le soulevait par les jambes, elle le recoucha dans le coffre. Aussitôt Annouschka abaissa le couvercle, et fermant le coffre à la clef, elle en mit la clef dans sa poitrine.

Puis toutes deux rejetèrent sur lui le linge qui l'avait dérobé aux yeux du général.

Le jour se leva sans que, comme on s'en doute bien, le sommeil eût approché des yeux de Vaninka. Elle n'en descendit pas moins à l'heure du déjeuner ; car elle ne voulait pas donner à son père le moindre soupçon. Seulement on eût pu croire, à sa pâleur, qu'elle sortait de la tombe. Le général attribua cette pâleur au dérangement qu'il lui avait causé.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS DIVERS



Pour Rio-Grande et Port-Alegre.

La goelette sarde, fine voiliere, Adelaide, capitaine Didomenico, partira le 27 courant. Une partie de son chargement est arrêté. S'adresser pour le reste du fret et passage au bureau de Michelini et Albini, rue de las Piedras n° 3, ou dans le magasin, rue de Missiones, n° 40.

Montevideo, le 15 novembre 1844.

POUR BUENOS-AYRES.

Le packet goelette sarde, fin voilier, NOTRE DAME DU JARDIN, partira sans faute, samedi 23 du courant, à trois heures après midi. Ce packet, avantageusement connu, prendra des PASSAGERS SEULEMENT, lesquels seront traités à leur entière satisfaction.

S'adresser à M. Sapoti et Ce., rue de las Piedras, n° 85, vis-à-vis M. Gautaud.

GRANDE OCCASION.

Une collection de livres français et espagnols en bon état et à très bon marché; on vendra ensemble ou séparément les ouvrages suivants :

Dictionnaire français et latin;
id. latin y français, par Noël;
id. français-espagnol et espagnol-français;
id. de lengua castellana, en 2 parties;
id. français, de Boiste,
Manuel du commerce, Bottin;
Leçons de littérature, 2 vol.;
Œuvres de Racine, 2 vol.;
id. de Voltaire;
Révolution française, en espagnol;
Voyage de Cook, 10 vol.;
Compendio de España, en 2 parties,
Histoire de la campagne de Russie, par M. de Segur, 2 vol.
Morfe's School, geografía;
Preceptes de rhétorique, Biblia espagnol;
Venida del Messia, 2 parties;
Teneduria des libros, 2 parties;
Manuál de Ganadero, 2 parties;
Dictionario Geografica, de Vosgien;
Compendio del Portugal, 2 parties;
Le Decameron de Boccace, 10 vol.;
Faublas, en espagnol, 4 parties;
Grammaire anglaise-française;
Puritano de America, español, 4 parties;
Ordenanza della universidad de Bilbao;
Thomson y Sconfon;
L'amour conjugal, les Cinq Codes français;
Manuel de ensayadoz oro y plata;
Grammaire française, id. latine por Yriarte;
Contes de Voltaire, Historia del papa;
Pio septimo, 2 parties, Eneide latin-français;
Maltide, en Castilla, 4 parties;

Tous ces ouvrages sont reliés, et seront vendus beaucoup au-dessous de leur valeur.

S'adresser au Rédacteur du PATRIOTE.

A la fabrique française de Chocolat et magasin de Comestibles de Lagisquet, rue des Trente-Trois, n. 124, on trouvera les arti-

cles suivants, à des prix modérés et d'excellente qualité.

Saucisses truffées à la graisse, en pots de 8 à 10 livres.
Cervelas " " "
Andouillettes " " "
Saucisses sans truffes " en pots de 18 et 29 livres.
Cuisses d'oie " "
Jambonneaux " "
Pieds de porc " "
Filets " " "
Langues de bœuf " "
" de mouton " "
Beurre frais de la Prévailais en caraffes fermée à l'éméri.
Saumon et alose en tranche à l'huile.
Lait doux, Bouillon gras.
Cepes à l'huile, Petits pois.
Groseilles, framboises, fraises, et cerises au sirop.
Patés de toutes classes, et enfin un assortiment de conserves fraîches. Huile de Bordeaux à 5 piastres la caisse.

AVISO.

Una ama de leche desea encargarse de la criansa de algun niño, arviendo que goza de muy buena salud: la persona que la necesitase, ocurra a la calle de Perez Castellanos No. 127, con quien podrá tratar.

A LOUER

Les appartemens du premier et magasins intérieurs de la maison Cadillon rue 25 de mai n° 240 et 248: s'adresser rue Ituzaingo n° 30 et 32.

AVIS DU MINISTRE DE LA GUERRE.

Comme il est d'urgence de compléter les montures de la cavalerie de la garnison, les patriotes sont invités à vouloir bien remettre au magasin général, à celui de la guerre, ou au quartier général, les objets d'armement qu'ils peuvent avoir. Ce service est de la plus grande importance.

La pulperia sita en la calle del 25 de Agosto en el Cubo del Norte, de la propiedad de D. Juan Marin, se ha vendido: el que tenga cuentas con dicho señor, puede en el término de tres dias ocurrir a dicha casa que será satisfecho.

AVISO.

Chez MM. Isabelle et fils, rue des Trente-trois n. 81, on trouve les articles suivants :

Pommes de terre nouvelles en paniers de 40 livres.
Prunes de Bordeaux en pobans.
Cognac en caisse.
Bière du Havre, en bouteilles.
Cigares d'Allemagne, forme régalia.
Champagne mousseux. 1re qualité.
Madère sec, en bouteilles et en futs.
Malvoisie id. id.
Vieux medoc id.
Vin blanc de Grave, en barriques.
Fruits à l'eau de vie.
Id. au vinaigre.
Sardines "Rodel."
Liqueurs fines et anisette.
Café Martinique.
Papier à Journal.
Id. Florette.
Id. ministre;
Id. à lettre, aux armes et sans armes.
Pointes de Paris, plâtre en barriques, verres à vitres, zinc en feuilles etc., le tout aux prix les plus modérés.

AVIS.

La personne qui a perdu une lettre signée EMILIO UGARTECHE peut la réclamer au sergent-major de la compagnie de voltigeurs du troisième bataillon de la seconde légion de G. N.

AVIS.

Un porte-feuille rouge a été perdu jeudi dernier, depuis la maison de M. Letrillard, jusqu'au café de l'Immortel, contenant une papelette au nom de Beaujean, Antoine-Jean, Baptiste et ne pouvant servir qu'à son propriétaire.

La personne qui aurait trouvé ce porte-feuille est priée de le remettre au bureau du "Patriote", ou à l'Etat-Major de la légion.

AVIS.

Il a été perdu un trousseau de trois petites clefs, tenues dans un petit anneau brisé en argent: La personne qui l'aurait trouvé voudra bien le remettre à l'imprimerie du "National" où il sera donné une gratification.

BISCUITS DE PREMIERE QUALITE.

à 8 piastres.

En vente dans la rue du Cerrito, n. 20, libre du droit établi par la commission.

AVIS INTERESSANT.

A louer, rue de Solis, N.° 24 derrière Saint Francisco, une maison ayant deux étages, elle est propre pour une maison de commerce, pour une famille et même pour un consulat.

Vu les circonstances, le propriétaire se contentera d'un modique loyer.

On la louera en tout ou en partie, et au besoin, on louera des pièces toutes meublées. S'adresser dans la même rue N.° 81.

AVIS AU PUBLIC.

A VENDRE.

Les propriétaires du magasin de comestibles et boissons, situé rue du 18 juillet No. 54 et 56 pres du Lion d'Or, devant partir pour l'Europe, les personnes qui désireraient en faire l'acquisition peuvent s'adresser au dit magasin.

A LOUER.

Dans la rue des Pêcheurs, aujourd'hui des Trente-Trois, une maison convenable pour un commerce de détail. S'adresser rue de las Piedras num. 69.

A LOUER.

Une maison située dans un quartier tranquille et possédant toutes les commodités nécessaires. S'adresser pour la voir rue d'Alzaybar No. 50.

AVIS.

On désire trouver à acheter un billard français bon marché avec toutes ses accessoires. S'adresser rue del Cerrito 167. Montevideo le 24 juillet 1844.

Arsene Lermelle.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras N. 34,